

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

G A S



C O N.

Sans crainte, sans soucis, je ris, je suis Gascon :
J'amuse les passants, et m'en blâmera-t-on ?

C'est moi qui déridant le front le plus sévère,
Souvent par un bon mot épaise le colère.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

Vol. I.

QUÉBEC, 19 MAI, 1858.

No. 12.

Littérature.

DIX MILLE GUINÉES DE RENTE.

Titmouse s'empressa d'obéir, tandis que Tag-Rag, apercevant deux dames qui descendaient de voiture à la porte du magasin, courut au-devant d'elles avec le plus affable sourire sur les lèvres. A le voir en ce moment, on aurait juré qu'il était le meilleur et le plus bienveillant des hommes.

Le soir, au sortir de son magasin, Titmouse alla faire une visite à son excellent ami Huckaback, dans l'espoir de lui extorquer une petite somme, car il savait que ce dernier avait reçu, dans la journée, ses appointements du trimestre. De son côté, Huckaback, qui avait un vague pressentiment de la démarche de son ami, le reçut assez froidement.

— Ah ! vous voilà, Titmouse ! lui dit-il sans lui offrir la main ; vous venez un peu tard ; j'allais me mettre au lit.

— Oh ! je n'ai que quelques mots à vous dire, répondit Titmouse d'une voix caressante ; si je vous gêne . . .

— Non, vous ne me gênez pas ; mais qu'avez-vous à me dire ?

Titmouse prit un siège, et après un moment de silence :

— Mon cher Huckaback, dit-il, je sais que vous êtes le meilleur garçon du monde . . .

Huckaback regarda son ami de travers.

— Auriez-vous l'obligeance, continua Titmouse un peu déconcerté, de me prêter, pour quelques jours seulement dix schel . . .

— Que je sois damné si j'ai seulement un penny, répondit Huckaback sans que Titmouse eût eu le temps d'achever le dernier mot.]

— Cependant, vous avez reçu vos appointements ce matin !

— Eh bien ! . . . après ! . . . qu'est-ce que cela prouve ? . . . Je vous trouve étonnant, ma parole ! . . . Venir m'emprunter de l'argent, lorsque vous savez que je n'en ai même pas assez pour moi . . . A vous entendre, on dirait que j'ai touché des millions !

— J'espérais que nous étions toujours amis, Huckaback, et que, par conséquent, nous devions nous rendre quelques petits services réciproques . . . Ne vous rappelez-vous pas que je vous ai prêté un jour une demi-couronne ?

— Il y a au moins neuf mois de cela !

— Ce n'est pas pour vous le reprocher, mon cher Huckaback, reprit Titmouse d'un ton meilleur ; mais, voyons, obligez moi cette fois . . . Je vous jure qu'il ne me reste pas un penny.

— Ah ! ah ! je vous trouve charmant dans ce rôle-là ! . . . Vous aimez bien à emprunter ; mais, quand il s'agit de rendre, c'est autre chose.

— Si vous me refusez, mon cher Huckaback, je ne sais pas ce que je vais devenir.

— Parbleu ! allez chez *ma tante* . . .

Titmouse poussa un profond soupir.

— Et pourquoi pas ? reprit Huckaback d'un ton rogne ! on dirait que vous ne savez pas ce que c'est, et que cela ne vous est jamais arrivé ! . . . J'y suis bien allé, moi ! . . . Vous avez une chaîne, une bague !

— Mon Dieu ! voilà que vous me répétez ce que ma propriétaire n'a pas craint de me dire ce matin.

— Ah ! elle vous a demandé de l'argent ? . . . Et c'est lorsque vous vous trouvez dans une semblable position, que vous venez me faire un emprunt ! . . . Vous avez de l'aplomb !

— Oh ! mon cher ami, si vous saviez à quelle extrémité je suis réduit ! dit Titmouse d'une voix suppliante.

— Par Saint-Georges ! je le sais aussi bien que vous ! . . . Et c'est précisément pour ce motif, que je vous dit d'aller engager vos bijoux . . .

— Allons, allons, Huckaback, vous n'aurez pas le cœur de me refuser . . . pour cette fois seulement . . . dix schellings . . . et je jure, sur l'honneur, de vous les rendre, le jour même où je recevrai mes appointements chez Tag-Rag . . .

Il s'arrêta à ces mots, car il savait très-bien qu'il n'avait presque rien à toucher.

— Vous attendez aussi la fortune, qui doit vous tomber de la lune . . . ne l'oubliez pas, répliqua Huckaback d'un ton ironique.

— Non, je ne l'oublie pas, dit Titmouse, et si jamais cette fortune m'arrive, vous pouvez compter . . .

— Brrrrouh ! fit Huckaback avec un geste moqueur ; j'ai toujours eu la pensée que tout cela n'était que du vent, et, maintenant, j'en suis sûr.

— Oh ! pourquoi parler ainsi ? répliqua Titmouse d'une voix plaintive ; vous n'avez pas toujours eu la même idée . . .

— Pourvu que je l'aie aujourd'hui, cela revient au même, dit impétueusement Huckaback.

— Vous voulez donc me réduire au désespoir ? repartit Titmouse en levant ses bras vers le ciel.

Or, voici le petit monologue intérieur auquel se livrait en ce moment Huckaback : — Après tout, il n'est pas impossible que l'affaire Quirk, Gammon et Snap réussisse ; car ces gens-là sont trop rusés pour l'avoir entreprise sans motif sérieux. De plus, si Titmouse n'hérite pas de dix mille guinées de rente, il se peut qu'il touche une somme assez ronde, et dans la position où il se trouve actuellement, j'en ferai tout ce que je voudrai . . . ; et, ma foi ! je vais essayer !

— Tenez, Titmouse, dit-il à haute voix, je veux vous parler franchement : à cette heure, vous êtes capable de promettre tout ce que l'on vous demanderait, mais... si jamais vous touchez quelque argent, vous oublierez toutes vos promesses...

— Oublier mes promesses !... moi !... Ah ! vous ne me connaissez pas, mon cher Huckaback !... Et bien ! mettez-moi à l'épreuve, pour cette seule et unique fois... et vous verrez !... Dix schellings à cette heure auraient plus de valeur pour moi que cent livres sterling un peu plus tard.

— C'est une manière de parler... Mais je suppose que je vous fasse une avance de dix schellings sur mes pauvres petits appointements, répliqua Huckaback avec une indifférence apparente, vous engageriez-vous sérieusement à me payer cent livres le jour où vous toucherez vos millions ?

— Je vous le répète, mon cher Huckaback, mettez-moi à l'épreuve... je ne vous dis que cela.

— Ta ! ta ! ta ! je vous connais !" répondit Huckaback avec un sourire d'incredulité, tout en faisant sonner quelques pièces de monnaie dans sa poche.

En entendant cette douce musique, Titmouse sentit l'eau lui venir à la bouche, et s'engagea, par le serment le plus solennel, accompagné d'un épouvantable juron, à payer à Huckaback la somme de cent livres sterling, sur les premières sommes qui seraient comptées par MM. Quirk, Gammon et Snap, si son ami consentait à lui prêter immédiatement dix schellings.

— Dix schellings ! s'écria vivement Huckaback ; par Saint-Georges ! c'est une somme considérable pour moi !

— Vous voulez donc me voir réduit à la mendicité ! dit Titmouse ; car, si je ne paye pas demain mistress Squalop, elle fera vendre tout ce que je possède... habits et bijoux.

— Si réellement je le supposais !... Eh bien ! voyons, Titmouse, consentiriez-vous à me faire un petit engagement par écrit ?

— Tout ce que vous voudrez, pourvu que j'aie les dix schellings !

— Alors je vous prends au mot, dit Huckaback en cherchant dans le tiroir de sa table une feuille de papier, une plume et de l'encre. Je sais bien, ajouta-t-il en riant, que cela ne me servira jamais à rien, et que ces cent livres sterling ne représentent pas un schelling monnayé... de sorte que vous pouvez tout aussi bien écrire deux cents...

— Non, non... deux cents... ce serait trop, dit Titmouse ; cent livres... c'est

déjà une assez jolie prime.

— Hum !... reprit Huckaback d'un ton sec ; je vois que vous avez bien vite oublié l'abominable *pile* que vous m'avez donnée l'autre soir ; car enfin, supposons que je porte plainte contre vous... croyez-vous que vous en seriez quitte à moins de trois ou quatre cents livres sterling de dommages et intérêts ?

Titmouse sembla réfléchir.

— Comment ! vous hésitez ! s'écria Huckaback.

— Vous m'aviez juré que tout était oublié, répondit Titmouse, inquiet de la tournure que prenait le débat.

— Quoi ! vous vous imaginez que j'ai oublié vos brutalités !... Sachez donc, malheureux, que j'en souffrirai pendant le reste de mes jours !... Je le sens bien aux douleurs atroces que j'éprouve aux reins et à la poitrine...

— Ah ! répliqua Titmouse, à qui l'idée ne vint pas que cette scène n'avait pas eu de témoins ; ah ! mon cher Huckaback, j'ai souffert plus que vous en cette occasion... Cependant, tout bien considéré, je trouve que cent livres sterling pour une *pile* et dix schellings... c'est bien payé... Quant à moi, je n'hésiterais pas à faire le marché... Et puis, ajouta-t-il en clignant de l'œil d'une manière significative, j'ai reçu d'assez bonnes nouvelles de ces messieurs...

— Des nouvelles ! s'écria vivement Huckaback ; voyons, Titmouse, racontez-moi cela... Point de secrets entre amis, vous savez...

— Non, je ne vous dirai rien... Je ne veux pas m'exposer une seconde fois à me brouiller avec MM. Quirk et Cie... D'ailleurs je réfléchis que je n'aurais pas assez de dix schellings... Il me faut un livre sterling.

— Très-bien, très-bien ! dit Huckaback, inquiet à son tour.

— Et de plus, reprit Titmouse, je ne donnerai pas plus de cinquante livres d'intérêt.

Huckaback se mit à siffler bruyamment et boutonna avec une intention très-marquée la poche qui contenait son argent ; intimant, par cette pantomime, que les négociations étaient définitivement rompues.

— Une livre sterling ! dit-il avec emphase ; pourquoi pas un million ?

— Eh bien !... s'il le faut absolument, répliqua Titmouse, craignant de ne rien avoir en fin de compte, s'il le faut absolument, je me contenterai de dix schellings.

— Ah ! voilà que vous devenez plus raisonnable, Titmouse ; et pour vous montrer

que je vous traite en ami, je me contenterai aussi de cinquante livres sterling au lieu de cent... Seulement, vous devriez me donner quelque chose en gage...

Titmouse fit un mouvement d'indignation.

— Allons ! allons !... je ne l'exigerai pas, reprit Huckaback, dès que cela vous contrarie... Ecrivons donc le petit engagement.

Titmouse passa la plume à Huckaback, qui, peu au courant des termes d'une lettre de change, écrivit ce qui suit :

— Tout le monde est informé que vous promettez de payer à M. Huckaback, porteur de ce billet, à vue, la somme de cinquante livres sterling en espèces, sur vos propriétés, si vous entrez en possession, valeur reçue comptant.

— B. HUCKABACK

— 22 juillet 18... "

— Maintenant, si vous êtes un honnête homme, dit Huckaback en lui offrant la plume, signez... simplement pour la forme... attendu que je ne me servirai jamais de ce billet, quelle que puisse être votre fortune à venir... C'est donc seulement pour montrer votre honneur.

A ce moment critique, une pensée lumineuse surgit dans l'esprit de Titmouse ; à savoir que ce billet était fait sur un papier non timbré. Alors il n'hésita pas à y apposer sa signature, tout en adressant à Huckaback les plus vifs remerciements. Ce dernier mit le billet dans sa poche avec une négligence affectée, comme si ce petit morceau de papier eût été réellement pour lui sans valeur ; puis il compta les dix schellings à Titmouse, qui, ayant atteint le but qu'il s'était proposé, prit immédiatement congé de son ami... chacun de ces deux honorables jeunes gens ayant la conviction d'avoir dupé l'autre.

Titmouse ne se doutait guère, en retournant dans sa mansarde, que, depuis sa visite à l'Office de *Suffron-hill*, il occupait presque exclusivement les pensées de MM. Quirk, Gammon et Snap. Ainsi que venait de le manifester Huckaback dans sa petite transaction, ces messieurs, éprouvaient le plus ardent désir de se faire une part dans la fortune en expectative de Titmouse, et ne négociaient rien pour obtenir cet important résultat. Son excellent ami Huckaback, ce modèle d'usurier sur une petite échelle, avait promptement et adroitement saisi la première occasion qui s'était présentée pour s'indemniser des dix schellings prêtés par lui si généreusement.

(A Continuer.)

Le Gascon.

QUÉBEC, 19 MAI, 1858.

M. O'Farrell.

Enfin, M. O'Farrell a été expédié, on l'a chassé ignominieusement de la chambre, et à l'unanimité. Pauvre M. O'Farrell, comme il doit maudire le sort, comme il doit reconnaître la vanité des amitiés humaines, lui qui n'a agi dans l'Élection de Lotbinière que d'après l'impulsion des ministres, lorsqu'il voit ceux-ci lui tourner les talons, et le rejeter hors de leur sein comme un homme indigne de vivre avec les moutons, comme un loup habillé en berger. C'est bien aujourd'hui qu'il doit sentir que l'on ne doit jamais se dévouer corps et âme à une *société d'hommes*, car bien souvent et même toujours, on sacrifie cet homme quand les autres ne voient pas intérêt à le conserver. Encore s'il s'était élevé une voix pour lui dire qu'elle était son amie, si le ministère eût été assez énergique pour voter contre l'expulsion de celui qui les avait servis si *dévoûtement*, peut-être aurait-il laissé son siège avec moins de regret, mais non, il était malheureux, tous l'abandonnent.— Mais il le méritait bien!—Oh oui, il le méritait bien, mais pour qui avait-il agi? pour qui s'était-il conduit si ignominieusement? pour le ministère, et aujourd'hui celui-ci le renie, le repousse, il n'est plus un mouton.

\$436,155,44.

Ce chiffre énorme que vous voyez en tête de cet article, devinez à quoi il a été dépensé? Pour le règlement des affaires seigneuriales. On a dépensé *seulement* \$1000 pour mettre la loi seigneuriale en opération, et pour l'impression et papeteries \$15,220.73, imaginez à présent si on en a imprimé des morceaux de papiers, et si les imprimeurs et les libraires de la tenure seigneuriale ont eu une bonne cliente. Ma foi, si les propriétaires du *Gascon* eussent fourni le papier à la tenure seigneuriale, ils tiendraient leurs abonnés quittes, et enverraient le *Gascon* à qui le voudrait, sans aucune prime.

Le Fantasque en délire.

Le dernier numéro du *Fantasque* renferme un article qui marque assez bien le *dérangement complet dans l'ordre de ses idées*. Nous ne savons pas trop à quoi attribuer ce *délire*; ou plutôt nous nous sommes persuadés tout de suite qu'il achève

de perdre ce qu'il n'a jamais possédé au *suprême* degré, c'est-à-dire les faibles moyens de défense dont il s'est servi avec succès, lorsque personne ne lui faisait l'honneur de l'attaquer.

Voilà maintenant qu'il veut faire du *puiff* à la manière des grands journaux. Il crie: "Le *Gascon* aux abois." Pas du tout, petit bonhomme, tu ne nous fais pas assez grand'peur pour nous réduire de la sorte. C'est toi, qui *aboies* pour te défendre; pour nous, nous n'aimons pas ces cris-là.

Tu dis ailleurs, pauvre petit, que "tu préfères la compagnie de la gentille *Guêpe* à celle de notre Dulcinée, quelqu'élégante qu'elle soit?" Tais-toi donc, petit farceur, tu badines à ce qu'il paraît, ou tes amours pour la *gentille Guêpe* te font *délirer*. Souris à qui tu voudras: pour nous, nous n'avons que faire de tes beaux gestes. Tu sais que nous n'envions pas le sort de Madame la *Guêpe*, nous l'avons déjà dit maintes et maintes fois.

Il est vraiment surprenant que Maître *Fantasque* ne se soit pas encore aperçu que nous ne recherchons nullement ses amitiés. Ne t'en défends point, cher, sois certain que nous nous passons fort bien de *semblables* honneurs.

Une représentation des Amateurs Canadiens.

Mardi dernier nous étions appelés par tous les journaux à aller voir jouer nos amateurs Canadiens. On avait élevé jusqu'aux nues le talent de ces nouveaux acteurs; la soirée devait être des plus agréables et des plus amusantes: ce devait être une de ces veillées que personne ne regrette et que tous voudraient voir se renouveler.

"La montagne en travail, enfant une souris."

Cet axiôme est bien vrai; tout ce qui est *gros, formidable* de loin, n'est souvent, lorsqu'on approche, que quelque chose d'infime, de méprisable. Mais nous voilà philosophe, rétrogradons.

Donc à notre soirée de mardi dernier il y avait foule, c'est-à-dire une foule de cinq cents personnes, c'était un nombre assez rond, et la recette \$250 piastres devait satisfaire nos Amateurs Canadiens. Mais le nombre n'était pas *assez rond* pour nos acteurs, il leur faisait pitié: d'étaler leurs talents *tragique et comique* devant un *aussi petit* auditoire. Peuh! déclamer devant 500 personnes, c'est perdre son temps! quelle réputation voulez-vous acquérir lorsque vous n'avez que *cinq cents* admirateurs de vos talents?

Le ridcan devait se lever à huit heures précises, aussi, avant que le timbre de l'horloge n'eût fait entendre ses huit coups, la foule attendait avec assez de patience, mais à l'heure dite, les appels commencèrent, et quelques minutes après, la bande St. Jean Baptiste parut. Elle se surpassa, et si c'eût été pour un concert que la foule fut venue, chacun s'en serait retourné content, et avec le *ferme propos* de revenir encore au concert que donnerait la bande St. Jean Baptiste. Mais ce n'était pas un concert que la foule demandait, c'était une représentation dramatique, aussi après quelques quarts d'heure de silence, les trépignements des auditeurs couvrirent-ils le son des trompettes, clairons, tambours, etc. etc.; Neuf heures sonnent, et le ridcan est encore abaissé, la bande joue encore, mais elle est fatiguée et elle voudrait avoir quelque répit, la foule appelle, piétine, et demande la représentation. Quelques instants après un homme apparaît sur la scène: que vient-il faire? le prologue peut-être, ah! oui, un beau prologue, écoutez: "Messieurs et Messieurs, il n'y aura pas de *représentation dramatique* ce soir, les billets n'ont pas circulé en assez grand nombre." Et il s'éloigne. On crie, on jure, mais pas plus de représentation *que sur la main*, il fallut s'en retourner après avoir payé une demi piastre pour entendre quelques airs de bande.

Ah! Messieurs les Amateurs, encore deux ou trois représentations semblables, et votre renommée est faite, vous serez des acteurs incomparables!!!

Le Concert de Sabatier.

Samedi soir avait lieu le concert de Sabatier accompagné de Madame Bush, Lavigueur, M. Paré, et plusieurs autres, soit artistes, soit amateurs. Jamais concert n'a tant promis et jamais aussi concert n'avait mieux tenu sa promesse. Quoique le temps affreux eût détourné un grand nombre de ceux qui se promettaient d'y assister, cependant, l'assistance était assez nombreuse. Mais le tonnerre, les vents et la pluie avaient beau faire, ils ne purent vaincre Sabatier: son concert fut digne de lui. *La prière d'un marin*, nous faisait frissonner malgré nous, elle semblait nous dire que quelque naufragé devait en même temps ses vœux vers le ciel et le pria de le conserver à sa famille. Nous sommes certains que Sabatier en exécutant ce morceau qu'il avait composé dans l'île de Jersey, au moment même où un navire sombrait, se représentait la même scène arrivant sur le golfe St. Laurent, car

certainement par le temps qu'il faisait samedi soir, et le grand nombre de vaisseaux qui sont maintenant dans le golfe, nous pouvions craindre quelque accident semblable.

La *Lucie de Lamermoor* exécutée par Lavigneur sur le violon est toujours admirable, on veut toujours l'entendre, et on ne s'en fatigue jamais.

Nous manquons d'expressions pour dire l'effet que produisit le duo sur le piano par Madame Bush et Sabatier; l'auditoire était transportée au troisième ciel, et un certain espace s'écoula après l'exécution du morceau avant que les auditeurs fussent revenus à eux, pour donner à ces deux artistes le tribut d'applaudissements qu'ils méritaient. Ces choses se sentent, mais ne s'expriment pas.

La bande militaire ne dépara pas tant s'en faut à l'effet de cette soirée.

Enfin le concert se termina par le cadrille *Michel gueurlo*, composé par Sabatier lui-même sur un personnage célèbre dans les rues de Québec, comme dit le Journal. A peine Sabatier avait-il prélué que l'on vit apparaître le personnage célèbre par ce cadrille, demandant d'un air benêt, "Est-ce mon cadrille qu'on joue là, vous savez que Monsieur Sabatier a composé un cadrille pour moi." Aussitôt les rires et les cris commencèrent à circuler.

"Grelot, grelot," on n'entendait que ce mot. D'abord Michel en rit avec les autres, mais bientôt sa passion le reprenant, il se prit à jouer du bâton son arme favorite, et il ne l'abandonna que le concert fut terminé.

Nous espérons que Sabatier recommencera ce concert pour tous ceux qui n'ont pu y assister, et pour le rédacteur du Canadien en particulier.

"Le Charivari" nous promet une chronique qui attirera nos remerciements, nous l'attendons avec impatience.

"Le Fantastique" insinue que la fondation du *Gascon* n'ait été que dans le but de le faire mourir, qu'il se détrompe, le *Gascon* avait, a. encore et aura toujours un but plus loyal, plus noble et plus élevé.

Décès.

Nous avons la douleur d'annoncer que Thomas Marchildon, Ecr., Ex M. P. s'est noyé lundi dernier en tombant dans son puits.

Le sceau de la mort imprime à tout homme un tel caractère de respect, je dirai même d'inviolabilité, qu'il serait inconvenant d'é-

voquer ici le souvenir de ces joyeuses aventures qui se sont partagé sa vie politique. Qu'il nous suffise de dire seulement que si sa vie publique a été quelque peu marquée au coin de l'excentricité, le pays ne perdra pas moins en lui un de ses meilleurs enfants, son épouse le plus tendre des époux, et ses enfants le meilleur des pères.

Brûlant d'un amour véritable pour sa patrie, doux, agréable à tous ceux qui l'ont connu, son nom demeurera comme un symbole d'honnêteté et de bonhomie.

Combien de gens plus favorisés que lui sous le rapport de l'instruction seront cependant bien plus tôt oubliés!

Que la terre lui soit légère!

La correspondance de M. J. B. Plamondon, remise nécessairement au prochain numéro.

L'histoire de deux Nez.

Oh! chers lecteurs, à quelle terrible bataille j'ai assisté il y a à peine une semaine! si vous saviez! tenez, mes membres en frémissent, mes dents claquent dans ma bouche, mes yeux s'égarant et sortent de leur orbite, quand j'y pense! Vous avez lu dans les romans de la chevalerie les combats des puissants paladins Roland, Renaud et Tancrède? Vous les avez vus l'insulte et la bravade à la bouche, la lance en arrêt, la visière levée et les yeux étincelants s'élançant sur leurs ennemis? Vous les avez vus s'entrechoquer comme des béliers? Vous avez vu aussi leurs coursiers plier sur leurs jarrets, et leurs lances voler en éclats?

Tout cela n'est rien en comparaison du tournoi auquel j'ai assisté.

O Calliope! muse chérie de l'Arioste, daigne déposer sur mes lèvres ton souffle divin, afin que mes paroles soient dignes des héros que je chante!

Confiant dans cette invocation je ne crains pas d'aborder mon sujet. D'abord, voyons un peu la mine de nos deux gaillards. Garo est un jeune homme long et très sec, mais en revanche, droit entre les deux yeux, à un demi-pouce de sa bouche s'avance un nez d'une finesse et d'une longueur si prodigieuse, que, me trouvant une fois, sur un *perchoir* droit au-dessus de lui, son nez me parut autant s'avancer en avant de son individu, qu'un beau-pré de bâtiment, proportion gardée. L'image ou la comparaison n'est pas charmante, je l'avoue; mais vous conviendrez du moins qu'elle est expressive. Pour Garo, il ne veut pas qu'on le plaisante sur son nez; car, qui se moque de son nez, se moque de

lui-même, tant il en est coiffé. Cependant il ne se gêne pas de tirer des pointes sur celui de son ami Bardeau, (l'autre gaillard) qui, lui, a le nez extrêmement croché. Ce *travers*, dit-on, ne lui vient pas de son père ni de sa mère; mais on rapporte, que voulant un jour déposer sur la joue d'une grasse paysanne un baiser trop indiscret et trop chaleureux, celle-ci lui riposta par une *tape* bien et dûment appliquée. Depnis ce temps-là Bardeau est plus circonspect. Il veut absolument se corriger. Pour profiter de la leçon qu'il a reçue, quand il lui prend envie de faire des espiègleries comme celle qui lui attirera la difformité de son nez, il a toujours le soin de prendre le bout de son nez pour centre de gravité; ce qui le fait toujours aller un peu à côté du but: il est alors content d'avoir évité le piège dans lequel l'entraînaient ses passions. Heureux nous-mêmes si tous comme lui nous manquions notre but quand malheureusement nous voulons faire le mal! Bardeau ne craint pas d'avouer cette ruse qu'il emploie pour son bien, et surtout pour celui de son nez: mais il ne veut pas pourtant qu'on se permette de suspecter un moment ses intentions. "Mon nez est croché, je l'avoue; mais que personne ne s'en moque, car sacque d'âne! il le paiera cher!" Il prouva dernièrement qu'il n'entendait pas badinage là-dessus. En effet, un jour ou plutôt un soir de la semaine dernière, sire Garo et signor Bardeau, étant allés veiller, une jeune *fillette* fit tomber la conversation sur les défauts corporels. De suite, Garo, craignant qu'on vint à parler de son grand nez, se hâta de tirer une pointe sur celui de Bardeau; "Tu ne ferais pas un bon arpenteur, dit-il, ton nez te conduirait toujours à côté du chemin; en voulant pointer sur le soleil, tu irais tomber sur la lune." Bardeau se contenta d'abord, car il respectait la compagnie dans laquelle il était; mais enfin, exaspéré des sarcasmes et des railleries mordantes de Garo, il lui montra le poing, et lui dit, qu'il en avait menti. Que "quoique tu en dises, mon nez croché est plus beau et plus utile que ton beau-pré de goëlette." La dispute s'échauffa à tel point qu'on en serait venu à quelque chose de plus concluant que des paroles, si la fillette n'y eut mis le holà, en disant: "allons, mes amis, calmez-vous: il fait trop noir pour distinguer à la chandelle lequel des deux morceaux l'emporte sur l'autre. Cependant, si vous voulez absolument décider la question, voici mon plan: faites battre chacun votre nez!" Les deux rivaux acceptent l'épreuve, Garo, pensant que son nez qui est bien plus

long et plus pointu que celui de son adversaire, le percera inévitablement. Bardeau, lui, se fie qu'en se guidant sur le bout de son nez, il frappera à côté du but, qu'ainsi il n'a rien à appréhender.

O lecteurs ! et vous surtout, aimables lectrices, c'est avec peine que j'entreprends de vous raconter le conflit de ces deux redoutables champions ! Infandum, regina, jubes renovare dolorem. (Virg.) Cependant, il serait honteux pour moi de m'arrêter aux deux tiers de ma course. Je continue donc.

Garo et Bardeau se mettent en présence, préparant, équipant chacun son nez, semblable à un sanglier qui aiguise ses défenses à la vue de la meute qui va l'attaquer. Comme un tigre altéré de sang se plie sur ses jarrets et s'élançe sur la tendre génisse qui a le malheur de se rencontrer sur sa route, tel le nez de Garo se courbe sur lui-même, bondit, et va frapper comme un trait sur le bout du nez de Bardeau qui n'avait pas eu le temps de faire un pas pour éviter le choc impétueux du nez de son adversaire. Que croyez-vous qu'il arriva ? Que le nez de Bardeau fut accablé, fendu de part en part ? Point du tout. Semblable à ces ballots de laine que les anciens mettaient le long des remparts pour amortir la force des traits et des béliers, il ploya un peu du côté gauche, mais ce fut pour reprendre, bientôt son assiette naturelle. Hélas ! il n'en fut pas de même du *beau-pré*. O vanité ! ô néant des grandeurs humaines ! Le choc fut si violent et si funeste pour ce pauvre diable, qu'incapable de résister, ses nerfs se rompirent à leur racine, et semblable à un chêne antique, déraciné par les autans, il tombe sans vie sur le carreau, au milieu des acclamations et des gémissements de tous les spectateurs ! O nez sublime et courageux ! toi l'orgueil de ton maître et son plus bel ornement, pourquoi te laisses-tu entraîner dans un combat terrible ? Quoi ! pour n'avoir pas voulu souffrir un égal, te voilà maintenant réduit à servir de pâture aux vers du tombeau ! O orgueil ! que tu en as causé des malheurs aux humains !

Honteux et déconcerté, Garo ramasse son nez, l'emporte religieusement chez lui, et après l'avoir fait passer trois jours dans une chambre pour voir s'il était réellement mort, il alla le déposer dans sa dernière demeure, sur laquelle il chanta tristement un libera. Après ?... il se retira. C'est ce que ma plume va faire à l'instant.

Correspondances.

L'Étudiant en droit.

MM. LES COLLABORATEURS,

On ne peut le nier ; la profession d'avocat est belle, noble, sublime et grande.

Défendre l'orphelin et surtout la veuve, accorder justice au citoyen opprimé, telle est, en un mot, la mission de l'homme de loi.

Pour peu que l'on ait de nobles sentiments au fond de l'âme, oh ! alors, il nous est permis de les exprimer dans toute leur plénitude et leur beauté.

Cependant, ne suit-on pas quelquefois la marche opposée à celle qui est prescrite par le droit ?

Ne place-t-on pas souvent l'injustice à côté de la justice ?

Est-ce qu'on ne fait pas manquer quelquefois et le plus fréquemment à ce dicton, " que le XIX^{ème} siècle est le siècle de fer," et qu'au contraire c'est le siècle de l'or ? Là-dessus maints et maints clients, qui ont eu l'expérience à leurs dépens, vous en diront plus que je ne pourrais le faire moi-même.

D'ailleurs cette question n'entre pas dans mon sujet. Je veux, à la vérité, vous parler d'abus, mais d'abus d'un autre genre.

A présent je demanderai au public, s'il n'a jamais eu l'idée d'examiner un peu ce qu'il en coûte, pour devenir un jour avocat ; s'il a quelquefois calculé les difficultés et le travail de l'étudiant en droit, et enfin, s'il s'est jamais donné la peine de jeter un regard sur l'insouciance et l'avarice du patron à l'égard du *pauvre clerc*.

Pour moi, je ne le crois pas, car dans ce *bas-monde* on ne fait attention qu'au titre, et à l'habit, et non pas aux sueurs qu'il en coûte pour l'acquérir.

Si toutefois on l'a fait, ce n'est pas assurément l'avocat qui s'est chargé de cette besogne.

Dans tous les cas, je ne crois pas inutile de vous initier en ma qualité de clerc, aux secrets des bureaux. On dira peut-être que je plaide un peu pour moi-même.

Non, lecteurs. Il est vrai que je conserve quelque sympathie pour la profession que je défends, mais ce n'est pas ce qui me touche.

Le *droit*, voilà quel a été mon principal motif. Et bien, c'est avec ce même *droit* que je viens vous parler, et c'est avec *droit* que vous devez m'écouter.

Voici un préambule qui paraîtra naturellement un peu long au premier abord, mais

il était strictement et rigoureusement nécessaire.

Maintenant que toutes les précautions oratoires sont prises, entrons sans plus tarder en matière.

Lorsque le jeune homme, après avoir achevé sa philosophie, où l'on torture son esprit avec des *sylogismes barbares*, pour ne pas, dit-on, déroger aux coutumes établies ; lorsque, dis-je, l'écolier secoue pour la première et dernière fois la poussière des bancs du collège, pour entrer dans l'étude du droit, ah ! dans ce moment il respire l'air à pleins poumons, il se sent délivré de l'œil du maître, de la présence d'un compagnon insupportable, et alors il est content, il est joyeux.

La vie lui apparaît sous les couleurs les plus enchanteuses.

Le mois de Mai dans toute sa beauté n'est rien auprès du tableau que lui a tracé son imagination éblouie.

Adieu les thèmes, les versions, et surtout les pensums.

Vive la liberté ! voilà son premier cri.

Laissez faire, il se désabusera bientôt de toutes ces idées chimériques,

Il entre comme clerc dans un Bureau. Le premier objet qui frappe ses regards est la figure peu *sensé* d'un homme qui ne l'est *quelquefois pas du tout*.

Il n'est pas permis à tout le monde d'avoir une figure pétillante, et d'ailleurs je m'y accoutumerai, se dit-il.

Il prend un siège qui est injuste sur plusieurs points, et vient prendre place à une table autour de laquelle sont assis plusieurs individus, qu'il est facile de reconnaître comme étudiants en droit.

Alors il y a sensation parmi ces derniers. On regarde le nouveau venu, on l'examine, on le juge *légalement*.

On fait pleuvir sur son dos de méchants calembourgs qui ne sont pas de longue durée.

C'est là, la cérémonie d'usage pour l'admission des clercs. Il serait illégal d'y manquer. Aussi est-elle plus que jamais en vigueur.

On se regarde dès cet instant comme amis intimes.

Comme preuve de son estime à votre égard, le premier clerc vous donne sans façon une copie à faire.

Ordinairement elle est toujours longue. L'écolier qui sort à peine des fleurs de la Rhétorique, trouve un peu prosaïque l'ouvrage qu'on lui donne.

Il voit le même mot répété cent fois inu-

ilement.

Il est étonné de voir un langage aussi incorrect, et tout en travaillant il est porté à faire les petites réflexions que je vais vous communiquer.

Il est tout à fait étrange, de voir des gens instruits martyriser en plein XIX^{ème} siècle notre belle langue française.

Il me semble que l'on pourrait être aussi juste sans être aussi long et aussi inintelligible.

Assurément nos pères avaient peu de mémoire car les *dicts* abonnent dans leur système.

De plus ils n'étaient pas économes; et chose singulière, certaines personnes de notre temps, très avares sous tous les autres points, sont d'une largesse incommensurable sous ce rapport.

Il leur semble que plus il y a de papier et d'écriture, plus il y a de science, quoiqu'au fond, très souvent il y en ait moins.

Aux grands maux, les grands remèdes, dit Tacite.

Le seul moyen, l'unique remède le voici: que l'on donne aux pauvres élèves les sommes dépensées inutilement.

On ne s'en trouverait pas mal, et la justice y gagnerait doublement.

Quelques réflexions de ce genre ne doivent pas contribuer fortement à faire disparaître la longueur de l'ouvrage.

Aussi la copie a paru à votre étudiant d'une dimension abominable.

Enfin il parvient à s'en rendre maître. Il promet de se reposer, mais à peine en a-t-il eu l'idée qu'une seconde copie arrive au pas de course.

Vous pouvez vous figurer ses tourments, quant à moi, je ne pourrais vous les exprimer.

C'est alors qu'il regrette son beau temps de collège, et malgré les chagrins qu'il y a endurés, cependant il sait maintenant que sa position actuelle ne vaut pas son ancienne.

Hélas! se dit-il, j'ai dit adieu aux *pensums* mais je ne l'ai pas encore dit aux *copies*, qui les remplacent admirablement bien.

La journée se passe.

Pas une parole d'encouragement. On ne lui a rien donné excepté de l'ouvrage.

A ses côtés sont ses compagnons aussi misérables que lui; mais plus accoutumés au système.

Derrière lui, est le patron qui examine attentivement son écriture.

Malheur à lui s'il a une belle écriture, car dès lors les *copies*, les *originaux* pleuvent sans relâche sur son pauvre dos.

Avis à ceux qui écrivent bien.

Je leur conseillerais s'ils étudient le droit, d'écrire mal et non pas de *mal écrire*.

Devant lui pour compléter le tableau, est une déclaration en bonne et due forme.

Combien de fois le pauvre clerc n'a-t-il pas déclaré qu'il avait une grande aversion pour les déclarations de cette espèce.

L'étude des auteurs va peut-être tout en l'instruisant l'amuser.

Qu'il se détrompe, en loi, tout est prosaïque, même jusqu'aux hommes.

Le lendemain le premier livre qui lui tombe sous la main est Domat. Il en parcourt quelques feuilles et se rassasié. Pothier sera plus intéressant se dit-il. Il l'ouvre, et se met en train de l'examiner, lorsque le mot terrible de copie vient lui déchirer le tympan.

Au lieu d'imiter on copie. Mauvaise habitude qui empêche le talent de se développer.

La copie est faite, c'est un original qu'il faut. On se met à l'œuvre. La loi comme de juste reste de côté. Le patron qui devrait avoir à cœur de posséder des clercs capables, les laisse par son insouciance vivre dans l'ignorance. On déserte peu à peu le bureau. C'est si sec, la loi, se dit-on, et rien pour l'arroser.

Pas un seul denier pour récompenser les fatigues de l'étudiant! C'est inouï.

Le droit enseigne pourtant, que lorsqu'un homme travaille, il doit être payé pour sa besogne. Cependant l'avocat le sait, mais mon droit, dit-il, est de ne rien vous donner, de ne rien vous apprendre, et de tout vous faire faire. Aussi l'étudiant est-il quelquefois très pauvre. Il n'a jamais connu les douceurs d'une bourse bien remplie. Toujours en arrière de son siècle pour les habits, il est néanmoins fanfaron. Il marche droit, car il l'étudie, mais le plus souvent il ne le sait pas du tout. Voilà, Messieurs les Collaborateurs, quelles sont les difficultés qui environnent et obstruent la cléricature de l'étudiant en loi.

Des Copies c'est sa besogne, l'ignorance est souvent son partage, et l'argent n'est pas son salaire. On le paye quelquefois en reproches.

Il fait de l'ouvrage au patron pour £100 au moins par année, et il n'a pas cent sous.

Maintenant, que les clients ne soient pas étonnés, s'ils trouvent peu d'hommes véritablement capables.

La faute en est aux avocats qui, trop égoïstes, gardent leur science pour eux, et craignent de la distribuer.

C'est leur intérêt qu'ils consultent et non celui du public.

La génération actuelle saura, je l'espère, mieux se comporter.

Ils ont acquis l'expérience, et il leur sera facile de la mettre à profit.

PÉRIGOURDIN.

Montréal, 14 Mai. 1858.

MON CHER GASCON,

Je n'ai qu'à me féliciter de ton assiduité, depuis mon appel, tous les mercredis tu t'es rendu chez moi, jamais je n'ai eu d'amant plus sincère et surtout plus aimable. Oh! si tous étaient généreux, sympathiques comme toi, comme nous serions heureuses, nous jeunes fillettes, comme nous serions belles, car tu le sais, ou si tu ne le sais pas, je vais te l'apprendre, le bonheur emporte avec lui la beauté! Mais non, il y en a qui... ah!... tiens, j'abandonne ce sujet, je suis heureuse, moi, pourquoi les autres ne le seraient-elles pas, pourquoi ne savent-elles pas choisir leurs amants, qu'elles fassent comme moi, qu'elles aiment le *Gascon*, je n'en serai pas jalouse, au contraire j'en serai plus contente?

Mais, en passant, tu m'as dit que le *Fantasque* était bien malade, je crois que cela est, car je ne le vois plus avec les lettres qu'il dérobait à mes compagnes, personne ne se plaint à présent de l'absence d'un billet doux. Il devrait bien être longtemps malade, ce petit filou, peut-être que cela le corrigerait.

Toi, mon Gascon, sois toujours aimable, et je t'aimerai toujours.

AMÉLIE.

Poi de Gascon, quoiqu'en dise le *Fantasque*, il ne pourra jamais parader avec sa *Grépe*, comme moi avec ma tendre Amélie.

FORBIN-GASCON.

Reponse au *Fantasque*.

MESSIEURS LES RÉDACTEURS DU GASCON,

Comme nous doutions fort de la loyauté des MM. du *Fantasque*, nous avons pris le parti de vous adresser cette correspondance, qui aurait dû paraître dans le *Fantasque* lui-même; puisqu'elle est une réponse à un de ses articles. Mais nous craignons les incivilités de cet insignifiant journal, et nous ne voulions pas nous exposer à essuyer un refus de gens de cette trempe. Au sujet du fameux article "une énigme résolue," d'un de leurs numéros, nous ne savons plus lequel, il nous avait pris fantaisie de répondre quelques mots pour dévoiler au public les impostures éhontées de ce tout petit journal; mais réflexion faite, nous nous sommes dit, à quoi

bon ? Serait-ce par hasard pour lui faire perdre son crédit, sa popularité ? mais il n'a ni l'un ni l'autre : ce sera donc peine perdue, et nous en serons quittes pour quelques minutes employées à tracer ces 2 ou 3 phrases, Nous primes donc le parti de nous taire, et de professer le mépris le plus absolu sur le compte de cet article, lequel, il faut le dire, en passant, était encore moins véridique que spirituel. Nous espérions faire comprendre par là à MM. du *Fantasque* que mieux était pour eux et leur *Fantasque* de parler des crinolines encore, que de se mêler de politique. Mais ces MM. n'ont pas tenu compte de cet avertissement tacite ; ils n'ont pas compris les motifs de notre silence et ont crié victoire, s'imaginant, les pitoyables êtres fantastiques ! qu'ils nous avaient atterrés. M. Nadeau et ses partisans, sous le coup terrible de leur grotesque narration ! Du tout, nous étions restés, pendant quelque temps, enveloppés de leurs longues ombres fantastiques ! Aussi, ce premier pas fait, ils n'ont pas craint d'aller plus loin, et de revenir à la charge après un temps de répit exigé par les sublimes efforts d'un génie, peut-être encore viril ; mais lassé par tant et de si belles conceptions !! Mal nous en a été, car nous en avons eu cette fois-ci sur le long et sur le large ! Ils ont voulu *frapper fort et juste en même temps* ; mais, hélas ! cruelle déception ! aucun de leurs coups n'a atteint le but, leur influence sur l'opinion publique, s'évanouissant comme la fumée dans les airs.

Enfin, on nous avait jeté le gant du défi : nous l'avions d'abord repoussé du pied, par égard pour les imprudents qui nous le lançaient ; mais, contre notre désir, cette dénégation leur a été d'un bon augure et ils ont conjecturé qu'ils auraient beau jeu d'adversaires qui se tenaient sur la défensive et refusaient le combat. Aujourd'hui donc, puisque chez le *Fantasque*, on pêche encore par le manque d'intelligence, nous allons changer le plan de nos opérations : nous ne nous tiendrons plus sur la défensive ; nous attaquons à notre tour, et quoique nous ne connaissions pas le nom de l'auteur de l'article contre M. Nadeau, nous le connaissons assez de fait pour lui dire, qu'il n'appartient qu'à un être lâche, sans honnêteté et sans respect pour ses concitoyens, de se permettre de semblables sorties sur le compte d'un sien compatriote, et cela sans avoir le courage de signer son nom. Je comprends, c'est que recouvert du masque infâme de l'hypocrisie, il voulait enlever tout moyen de défense à un adversaire qu'il tâchait de frapper dans l'ombre, désespérant le vaincre en

champ clos et à armes égales. Qu'il déclina donc son nom, s'il l'ose, ce correspondant ou cet éditeur du *Fantasque*, et alors nous aurons l'avantage de le juger et de le faire connaître au public grandement intéressé à étudier un aussi important personnage. Est-ce trop exigeant ? Qu'on nous accorde seulement l'insigne justice de discuter la conduite d'un homme trop méconnu de ses concitoyens ; nous remercierons ensuite le *Fantasque* d'autant plus cordialement, qu'à la satisfaction qu'il nous aura donnée, il aura su joindre l'extrême plaisir d'une surprise, vu le faible espoir que nous entretenions d'obtenir de sa part une telle faveur.

D'ailleurs, s'il nous était possible de supposer seulement l'ombre d'un peu de bonne foi chez nos adversaires, ce serait le temps de discuter la conduite politique de M. Nadeau ; et, malgré notre incapacité, nous ne pourrions manquer de sortir victorieux de la lutte, par la seule puissance des faits qui sont publics et connus même de ceux intéressés à les révoquer en doute. MM. du *Fantasque*, changez de position ; ne flottez pas ainsi dans le vague ; circonscrivez vos plans d'attaque ; enfin, pour vous inspirer, vous qui avez besoin de tant d'éclaircissements et de lumières, citez-nous des faits qui puissent argumenter contre M. Nadeau : rappelez au public les circonstances dans lesquelles ce Monsieur a manqué, selon vous, de désintéressement, d'indépendance ou de zèle pour la cause de ses concitoyens : alors nous serons des premiers à proclamer votre compétence et nous croiserons orgueilleusement les armes avec vous. Autrement vous passerez pour des *blagueurs*, pour me servir de votre expression, et l'on se contentera de rire de vos gentils morceaux à la fois littéraires, scientifiques et politiques. Ainsi, prenez votre parti : pour nous, nous avons hâte de vous rencontrer dans la lice.

UN PARTISAN DE M. NADEAU.

Variétés.

Les Reines de Mai

C'était une bonne jeune fille, au cœur généreux, aimant ses compagnes et bien aimée d'elles en retour. Comme elle se trouvait heureuse de sa dignité de reine ! Ses grands yeux bleus brillaient d'un éclat inaccoutumé, et une gaieté rayonnante éclairait tout à coup son beau visage. Elle se mêla à leurs jeux avec une ardeur qu'on ne lui avait pas encore vue ; elle chanta, elle dansa sur la roche avec toute la bande. C'était avec un plaisir immense qu'elle semblait recevoir les

témoignages de respect et de vénération de ses compagnes. Son âme toute entière jouissait de cette grandeur éphémère. Elle se crut réellement reine et oublia pour un moment qu'elle n'était que l'enfant du malheur. Une fois la danse terminée, les jeunes filles s'assirent sur la roche et préparèrent leur déjeuner, qu'elles servirent sur des feuilles de fougère et des joncs tressés. Ce fut un joyeux repas, et, quand il toucha à sa fin, la soleil était déjà haut, les oiseaux chantaient et le temps était venu de regagner la maison ; car toute la bande malgré sa jeunesse, avait à faire son travail de la journée.

On se mit donc en route, la reine de mai marchant avec précaution à travers les prairies et les petits bois, dans la crainte de déranger sa couronne et de briser ainsi la douce illusion qui y était attachée. Elle traversa tout le village, sa couronne sur la tête, jusqu'à la porte de sa maison ; où elle prit congé de ses jeunes compagnes ; elles n'eurent pas plutôt disparu qu'elle s'arrêta et prêta l'oreille. Aucun bruit ne se faisait entendre ; elle leva doucement le loquet de la porte et se glissa dans la cuisine. Comme elle l'espérait elle y trouva sa mère seule.

— Mère ! mère ! dit-elle avec une vivacité inaccoutumée, regarde donc ! je suis reine de mai. Vois ma couronne, n'est-elle pas jolie ?

— Oui, dit la mère, qui se retourna et montra un visage pâle et fatigué ; puis fixant sur sa fille un regard triste et pesant : — Oui, je vois, dit-elle, et elle se remit à l'ouvrage.

Suzanne commença à lui raconter avec entrain les aventures de la matinée ; et comment aurait-elle pensé à autre chose, la pauvre enfant ! La couronne de mai était encore sur son front gracieux : elle était reine encore.

— Silence ? lui dit sa mère d'une manière expressive en lui montrant du doigt la chambre à coucher : — Silence !

Suzanne se tut à l'instant, car elle venait d'entendre une voix pleine de colère. Son père battait en ce moment un de ses enfants.

— Quoi ! ma mère, encore ?

— Oui.

— Toujours aussi dur ?

— Toujours.

— O mon Dieu ! mon Dieu !

Un pas lourd se fit entendre ; son père approchait. Suzanne se détourna, se glissa vers la porte de la rue qu'elle ferma doucement derrière elle, puis elle s'assit sur un des degrés de pierre. Le soleil de mai brillait

encore et les oiseaux chantaient comme s'ils voulaient l'égayer et la distraire. Elle ôta sa couronne comme pour en arranger les rubis et les diamants, et la remit sur sa tête. Elle ôta ensuite ses souliers et exposa ses petits pieds humides aux bienfaisants rayons du soleil; puis elle étendit ses vêtements tout mouillés sur la haie. Elle était reine encore, car l'illusion ne devait pas sitôt s'évanouir; et elle murmurait doucement les chansons de mai qu'on avait chantées le matin. Soudain elle reçut un coup violent sur la tête, sa couronne tomba dans la boue, sa chanson s'arrêta. Elle se releva en sanglotant, car son père, furieux, était derrière elle.

— "Fainéante ! dit-il, pourquoi n'aidez-vous pas à votre mère à préparer le déjeuner ? Allez ! qu'on se lève, dépêchons !"
Suzanne obéit aussitôt; elle n'osa même pas se retourner pour regarder sa couronne; elle n'était plus reine. Hélas ! pauvre enfant ! elle n'avait plus de père : la boisson avait fait de son père une brute.

Le visage abattu, pâle et défaite comme sa mère; le regard lourd comme elle, la malheureuse enfant se hâta d'aller vaquer à ses pénibles occupations du jour.

Autrefois, cette famille était à son aise et heureuse; le père ne buvait pas.

Mais, une fois à Boston, il avait fréquenté les grandes maisons, les salons et les hôtels de la haute société : il avait été entraîné et perdu. Vous savez maintenant ce qui se passait dans cette triste maison le premier jour de mai.

Quelle différence, hélas ! entre ce premier tableau et celui que nous tracions tout à l'heure ! Toutes deux étaient jeunes et belles; toutes deux brillantes, au printemps de la vie, de cette innocence gracieuse, la parure de leur âge; l'une jouissait, grâce à l'amour d'un bon père, d'un bonheur dont rien ne ternissait l'éclat; l'autre, pauvre enfant ! victime malheureuse d'un père dégradé, vivait dans une misère douloureuse et passait dans les larmes les plus beaux jours de sa vie.

Voilà comme les jeunes reines de mai suspendent leurs chants pour pleurer et se font dans leur jeunesse, parce que le père, qui devait les protéger et les faire vivre, a échangé ce pur bonheur contre l'ignoble plaisir de l'éau-de-vie !

Que voulez-vous ? il faut bien que le commerce vive !

(FIN.)

Gausseries.

Garriek, étant à Paris, assista à une représentation de la Comédie-Française. Une actrice prononça avec feu toute une tirade d'imprécations; mais à peine eut-elle fini que, reprenant son sang-froid, elle se mit à promener tranquillement son regard sur les spectateurs. "Voilà une bonne fille ! s'écria Garriek; elle a de la colère, mais point de rancune."

Rivarol, bâtonné par Brigaud-Bonier, disait à Champcencetz : "On ne peut faire un pas dans Paris qu'il ne vous tombe des bûches sur le dos.—Je te reconnais-là, répondit Champcencetz; tu grossis toujours les objets."

"Y avait-il quelque chose de nouveau chez Jacob, Madelon ? demandait une paysanne à sa fille, que, pour la première fois, elle avait laissée aller à une grande veillée. Oui, maman; on a dansé presque tout le temps... Vous savez le garçon à Benjamin ? Eh bien ! il a passé tout son temps à frapper du pied, à tirer les oreilles à une petite bête rouge, et à lui frotter sur le ventre avec une bague. C'est pauvre petite bête ! elle criait tant que c'était triste de l'entendre ! pourtant c'était beau. A la fin, à la force de la frotter et de la tourmenter, il y a une de ses trippes qui s'est cassée. Alors il l'a mise dans une boîte pour l'emporter chez eux." Cette petite bête rouge était... un violon.

Un certain petit fat vint un jour trouver un médecin, et lui demanda d'un ton de suffisance pourquoi il ouvrait la bouche quand il dormait. "C'est, lui répond l'élève d'Hippocrate, parce que vous avez la peau trop courte : lorsque vous fermez les yeux, il faut que votre bouche s'ouvre."

On trouva dans le nord de l'Irlande, au bord d'une rivière, une pierre sur laquelle était gravée l'inscription suivante, "On est averti que lorsque cette pierre est sous l'eau, il n'est pas prudent de passer à gué cette rivière."

La veille d'une bataille, un officier vint demander au maréchal de Toiras la permission d'aller voir son père mourant : "Allez, dit le maréchal, honorez père et mère, afin de vivre longuement."

Alex. Dumas naturaliste. Je ne sais pas si le célèbre Romancier prétend se faire passer pour un grand naturaliste; toujours est-il qu'il ne le ferait pas soupçonner lorsqu'il avance, dans "Le Lièvre de mon grand Père," que sur le tableau du grand Père Palan on voyait un lièvre très-gros qu'on

aurait pu prendre pour un petit âne. Cette comparaison pourrait être assez juste, surtout si l'on ne considérait que les oreilles des deux animaux, qui les ont tous deux très longues; mais elle pêche par un bout, c'est-à-dire que les lièvres, quelque gros qu'ils soient, n'ont pas de queue comme les ânes.

Annouces.

SOUS PRESSE, ET PARAITRA SOUS PEU,

LE

FAMEUX PROCES

DE

CHAMBERS ET SES COMPLICES.

(Publié à la réquisition d'un grand nombre de souscripteurs.)

Comme il n'en sera imprimé qu'un nombre limité, les personnes qui désirent s'en procurer quelques exemplaires, pourront le faire en s'adressant chez M. HARDY, Libraire, rue La Fabrique, et en face de l'Eglise de la Basse-ville, et à l'Imprimerie de P. LAMOUREUX, rue La Montagne, Basse-ville, où il y a des Listes de Souscriptions déposées. Prix de chaque exemplaire, QUINZE SOUS.

EN VENTE

L'IMPRIMERIE DE P. LAMOUREUX,

COTE LAMONTAGNE, BASSE VILLE,

QUEBEC.

UNE Charte des nouveaux Termes des Cours de la loi du Bas-Canada, avec une liste des Juges et leurs Districts, et les Bureaux de Registres suivant les nouveaux Districts, avec les noms de tous ses Officiers.—Prix 1s. 3d.

LE CANADA DIRECTORY pour 1857 et 1858, Prix 5s.

UN INDEX ANALYTIQUE à l'Acte 20 Victoria Ch. XLIV, amendant les Actes de Judicature du Bas-Canada, par Alex. Morrin, Avocat.—2s. 6d.

AUSSI,

BLANCS DE COUR DE TOUTES SORTES.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

Le Gascon paraît une fois la semaine, tous les Mercredis autant que possible. Le prix par numéro sera de Quatre Sous, on pourra s'abonner aussi à l'année moyennant 7½ shillings payables d'avance. A raison de quinze sous on pourra s'abonner pour un mois seulement.

On ne recevra aucun abonnement sans que le versement de l'argent soit effectué d'avance.

Les abonnés de la campagne pourront se procurer journal en s'adressant par écrit ou autrement, à l'Imprimerie, en payant l'abonnement d'avance, soit pour un mois ou pour un an.

TARIF DES ANNONCES.

1ere insertion, par ligne..... 3d
Chaque insertion subséquente, par ligne... 1d
Toutes les correspondances ou autres écrits devront être adressées à M. Lamoureux et francs de port.

Tous les correspondants devront donner leurs noms aux rédacteurs.